

– Tu vois, Jardinier, tous ces ors qui nous enchâssent : l’or des consoles, des cadres, des portes, des sièges, des tables, des lambris, des plafonds ; toute cette floraison fastueuse qui n’a de valeur que par sa prétention d’évoquer une magnificence divine, c’était pour ressentir un peu moins notre exil. Dans ce grand miroir, nous pouvions nous regarder comme si nous nous étions penchés sur quelque étang ou sur quelque vasque et les jardiniers, je le sais, aiment les réserves d’eau, les biefs et les vannes, tout ce qui procure fraîcheur à la terre. Parmi les motifs de ce vaste tapis, nous pouvions errer comme dans un parc que tu n’aurais même pas eu à entretenir : ici des corbeilles, des massifs, des charmilles ; là des grottes, des labyrinthes, des cascades. Rien ne nous manquait. Parmi tant de guirlandes, d’entrelacs, de bandeaux, de tortils dorés à la feuille, ton tablier vert était une lumière et ton pâle visage une racine fraîchement arrachée. Mais le jour du départ est venu.

Écoute : on frappe à la porte. Ce doit être le tailleur. C'est lui.

– Monsieur le Tailleur, je vous ai fait venir pour un complet. Je le désire, comment dirais-je : très strict. Comprenez-vous ? Ici, aux épaules, aux entournures, rien que des pans coupés. Je ne sais si vous saisissez bien ma pensée, mais si cela peut faciliter votre compréhension : je voudrais être habillé en diamant : des arêtes, des facettes. Rien qui gode, rien de flou. Mais je vois que vous ne comprenez pas encore. Imaginez donc que le complet que je vous demande soit un cercueil : les cercueils ne font pas un pli. Vous n'êtes pas habitué à cette coupe, voilà tout. Mais songez comme le menuisier fait ses cercueils en s'amusement ! Il prend les mesures, choisit les planches, scie, ajuste, visse et voilà. Vous n'en êtes pas encore à cette magistrale facilité, mais il n'y a aucune raison pour que vous ne l'acquériez pas. Au revoir donc, monsieur le Tailleur, et à bientôt.

Le voilà parti. (C'est peut-être trop exiger de lui que de lui décrire seulement ce que je désire.) Quant à toi, Jardinier, c'est beaucoup plus important. Où en sommes-nous ? Voilà que tu tires de ta poche ton sempiternel croquis. Mais je te l'ai déjà dit : j'en ai assez de tes gribouillages ! Je me

Le portail

demande même si je ne vais pas te renvoyer. Oui : va-t'en, va-t'en ! Ou plutôt : reviens et donne-moi ce papier. Crasseux : il n'y a pas d'autre mot. Crasseux, à force d'avoir été plié, déplié et retourné en tous sens. Mais je t'écoute. Sois bref et précis.

– Le chemin, Monsieur, part d'ici, d'où vous êtes. Exactement de votre fauteuil. Vous ne pouvez pas vous tromper.

– Bon, je me lève et je marche. Mais il n'y a pas plus de raison pour que mes pieds soient bien ici, comme tu l'indiques, près de cette tache, que plus loin, aux creux de cette déchirure. Ce n'en est pas moins délicieux : je retrouve les jambes de mon enfance. Et voici, en effet, ces bonnes vieilles roncières chargées de mûres. Tâche de me prendre la belle grosse qui brille au sommet du buisson, là-haut, et sans te griffer le poignet comme je viens de le faire. Manges-en, toi aussi. Un peu trop chaudes, peut-être, elles vont nous donner la colique. Mais voilà encore une erreur ou une inexactitude : sur ton plan rien n'indique ces roncières.

– C'est un croquis, Monsieur, une vue cavalière, et non une carte d'état-major.

– En effet. Tu as raison. Mais, tiens, tiens, une mante religieuse, un « prie-Dieu », comme

nous disions. Observons-la car elle indique toujours le chemin à suivre. Et regarde : son long abdomen vert... juste dans l'axe de notre chemin. Ce ne pourrait être mieux. Marchons donc de l'avant. Mais on sonne de nouveau. Va ouvrir.

– Alors, monsieur le Tailleur, vous avez enfin compris ce que je désire ?

– Parfaitement, Monsieur. Et je viens pour les mesures. Cela vous ennuerait-il de les noter sur ce calepin ? (Voici mon crayon.) Parfait. Voulez-vous seulement écarter les bras et les étendre ? Bien. Nous disons donc : hauteur : un mètre soixante-dix. La tête bien droite, s'il vous plaît. Rectifions : un mètre soixante-douze. Vous notez ?

– Je note.

– Du sommet de la tête à l'extrémité de la main (gardez le calepin), quatre-vingt-neuf centimètres. Et de l'extrémité de la main au talon : un mètre quarante-trois, disons même : un mètre quarante-quatre.

– L'autre jambe ?

– Inutile.

– La taille ?

– Aucune importance.

– Montrez un peu ce que cela donnera.

Le portail

– *Grosso modo*, voilà la silhouette.

– Beaucoup trop ample, monsieur le Tailleur ! Beaucoup trop ample !

– Je ferai respectueusement remarquer à Monsieur...

– Sans doute, sans doute. Mais c'est trop ample, je m'en aperçois maintenant.

– Alors, du sommet de la tête à l'extrémité de l'épaule ?

– Ce serait mieux.

– Du sommet de la tête au bout de l'épaule (vous notez ?) quarante-neuf centimètres. Et de l'épaule au talon, les bras collés au corps : un mètre neuf.

– Pourriez-vous faire une petite ébauche, monsieur le Tailleur ?

– Avec plaisir. Voici.

– Ah ! Parfait ! Vraiment parfait ! Un vrai complet-cercueil ! Laissez-moi seulement vous redire que c'est urgent. À bientôt donc, monsieur le Tailleur.

– Et maintenant que nous sommes seuls, Jardinier, prépare-moi un festin.

– Un festin ?

– Les festins, mon ami, raccourcissent les distances. Ce sera autant de chemin de

fait. Mais, avant, apporte-moi la nappe (non, pas celle d'hier !) la précieuse, la damassée. Fort bien ! Jamais occasion ne m'avait encore semblé digne de tant de brillante candeur. Pas le moindre jaunissement ! Vierge, vraiment ! Alors, déployons-la d'un coup brusque et vaste, laissons-la s'enfler en vagues aériennes et, maintenant, retomber comme l'écume sur une plage. Mais laissons tout là : je vais appeler le tailleur.

« Monsieur le Tailleur... Monsieur le Tailleur. Eh ! vous m'entendez ? Auriez-vous une scie ? Non ? C'est le menuisier qui en a une ? Eh bien, un grand merci quand même, monsieur le Tailleur, et dépêchez-moi le menuisier, avec une scie, une râpe très fine et du papier verré. »

Replie la nappe, Jardinier, et prends garde de ne pas la froisser. Monsieur le Menuisier va venir. Ah ! Le voici qui frappe à la porte. Cours lui ouvrir. « Bonjour, monsieur le Menuisier, soyez le bienvenu, je vous attendais. Et bienvenue aussi à vos beaux instruments, à votre scie tendue comme un arc, à votre râpe féline, à votre... Mais excusez-moi, je suis distrait : figurez-vous qu'en vous disant « bonjour », j'ai compris pour la première fois que je formulais un souhait. Alors, sciemment, cette fois, je vous dis : *Bon jour* pour

Le portail

vous, monsieur le Menuisier, que cette journée vous soit propice. Et si vous-même me disiez *bon jour...* »

– *Bon jour*, Monsieur.

– ... en songeant que vous formulez un souhait, j'éprouverais à votre endroit la plus grande reconnaissance, car j'ai besoin de tous les vœux aujourd'hui. Aujourd'hui, monsieur le Menuisier, est un grand jour pour moi. Mais revenons à votre sympathique personne et à vos instruments. Vous voyez cette table ? Elle est belle, n'est-ce pas ? En merisier, oui. En merisier, bien que l'or qui la recouvre cache ses veines. Elle est carrée et moi je la voudrais ronde, parce que pour le festin que monsieur le Jardinier va préparer (permettez que je vous le présente : monsieur le Jardinier, monsieur le Menuisier), pour le festin, disais-je, qui se prépare, il ne faut pas une table carrée mais une table ronde. Alors, sciez-moi ces coins, arrondissez ou ovalisez, puisque la forme de l'œuf est noble elle aussi et, peut-être primordiale. Voilà que vous avez compris. Mais le merisier est résistant. Vous devriez graisser votre lame et peut-être en contrarier un peu les dents. Oh ! que vous êtes leste, monsieur le Menuisier ! Voilà, ça mord ! Et regardez

la fine poudre d'or qui s'envole cependant que la sciure tombe, couleur de miel. Cela me fait penser... (Jardinier, tu m'entends?) qu'il faudra des gâteaux de miel pour dessert, oui, de miel. Oh ! quel vacarme, monsieur le Menuisier ! Mais continuez à scier. Et quel tonnerre suscite ce morceau de bois qui tombe ! Mais c'est parfait quand même : vous êtes un homme, monsieur le Menuisier ! À l'autre coin, maintenant. Mais vous sciez beaucoup trop vite, l'ami, ça sent l'incendie de forêt ! Prenez votre temps. Refroidissez votre outil. Jardinier, apporte une bassine d'eau et une bouteille de vin pour monsieur le Menuisier. Mais si, mais si : vous l'avez mérité. Là ! Voyez comme l'eau fume au-dessous de la lame ! Ainsi préparait-on, jadis, l'eau lustrale, non pas avec une scie, bien sûr, mais avec un tison qu'on éteignait dans l'eau. Et maintenant, j'y pense : Jardinier, ne jette pas cette eau, nous y ferons nos ablutions avant le festin. Mais quelle poussière ! Elle m'entre dans le nez, dans la bouche, dans les oreilles. Monsieur le Menuisier en a même sur sa moustache et sur ses longs cheveux. On dirait que vous vous déguisez pour un bal, monsieur le Menuisier. Vos doigts sont tout dorés aussi : des rayons de soleil. Et voilà le deuxième coin par

Le portail

terre. Reposez-vous un instant et profitons-en pour boire, car je boirai aussi, et dans le même verre, si vous le permettez. Voyez-vous, sans ces coins à arrondir, jamais nous n'aurions bu dans le même verre. Et toi aussi, Jardinier, viens et trinquons ensemble. À la vôtre ! Et maintenant, monsieur le Menuisier, si vous le voulez bien, attaquez le troisième coin. Ah ! quelle ivresse que ce bruit ; on dirait que ma tête déménage tout en résonnant comme un tambour. Et toi, Jardinier (ohé, je te parle, je crie même !), il faut songer à des musiciens. Des musiciens qui joueront depuis le début du festin jusqu'à la fin. Des violons, des cithares, des tambourins, tout ce que tu voudras, des instruments purs et sonores, car la musique aussi abolit les distances. Et qu'ils coûtent très cher, car nous voulons dilapider notre fortune aujourd'hui. Eh bien, monsieur le Menuisier, vous êtes allé vite en besogne, ce coup-ci. Ah ! que je regarde : c'est parfait. Quand vous aurez donné un coup de lime sur les arêtes, vous aurez accompli un travail divin. N'est-ce pas, Jardinier ? Mais, holà, holà, monsieur le Menuisier, vous n'avez pas bu votre bouteille. Si, si, encore un coup, allez-y : hop ! et passez-moi le verre. Pour moi ce sera : hop et hop ! À ton tour,

Jardinier. Ah ! que la vie est belle ! Et pendant ce temps... ça va y être... Le quatrième coin va... Le quatrième coin est tombé ! Hourrah ! Buvons à même la bouteille, cette fois. Après vous, monsieur le Menuisier. Une bonne rasade ! Voilà qui est bien ! Je finirai la bouteille à la régalaide. Ah ! merveilleux ! Et vous voilà heureux d'en avoir fini, n'est-ce pas, monsieur le Menuisier ? Mais ne vous donnez pas tant de peine : nous balaierons nous-mêmes la sciure. Au revoir, mon brave, et le bonjour à monsieur le Tailleur, si vous le rencontrez. Quant à toi, Jardinier, recommence, déplie la nappe, et hop ! Regarde si je n'ai pas eu raison : admire ces plis, vois comme ils sont amples ! Et il n'y aura ni premier ni dernier à la table. Mais, je suis épuisé, Jardinier. Continue sans moi. Tes mouvements me donnent le vertige. Dieu, que je me sens faible ! Mais ne t'inquiète pas, je sais ce que j'ai : mon cœur est tombé ! Va donc chercher une ficelle. Tu en as une dans ta poche ? Parfait. Avec ton sécateur, tu vas en couper un bout d'environ un empan, oui, comme cela. Ne me regarde pas avec ces yeux ahuris. Tu vas faire comme l'homme qui passait dans les maisons quand je portais culotte courte. Il demandait s'il n'y avait personne qui aurait besoin de ses offices. En

Le portail

effet, quand un enfant convoite quelque gourmandise qu'on savoure sous ses yeux sans lui en donner la moindre miette, le pauvre enfant tombe en langueur, devient paresseux, maigrit, s'étiole : « *le cœur lui en est tombé* ». Il faut donc, tout bonnement, le lui remonter. C'est à quoi s'appliquait ce brave homme : il remontait les cœurs à l'aide d'une ficelle. Et il réussissait toujours. Parfois, même, on recourait à lui avant que le cœur ne fût tombé trop bas, dès que l'enfant disait à sa mère qu'il avait grande envie de ceci ou de cela. Or, vois-tu, je sens que mon cœur est tombé, car je désire, et depuis trop longtemps, ce lointain qui doit se confondre avec le Portail que nous cherchons à atteindre. Prends donc ton bout de ficelle, Jardinier : tends-le et fais comme si tu voulais me mesurer depuis le pubis jusqu'au nombril et du nombril jusqu'au menton. Mais réussiras-tu ? Car le plus lointain est peut-être le plus prochain. Et cela me fait pleurer parce que si rêver à quelque chose de lointain c'est s'ouvrir à l'espérance, songer que le lointain est peut-être en nous-mêmes, c'est s'ouvrir au désespoir : « Quoi, ce lointain est en moi et je ne l'ai pas encore atteint ? Que suis-je donc ? Qu'ai-je fait ? De quoi suis-je capable ? »